

13,832

DE PÉTRARQUE A DESCARTES

Fondateur : Pierre MESNARD

Direction : Centre d'Études Supérieures de la Renaissance

XXV

ACTES DU XI<sup>e</sup> STAGE  
INTERNATIONAL DE TOURS

RENAISSANCE  
MANIÉRISME  
BAROQUE

*avec huit planches hors-texte*

PARIS  
LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN  
6, PLACE DE LA SORBONNE, V<sup>e</sup>

—  
1972

## **LA HAUTE ARISTOCRATIE, PRINCIPAL SOUTIEN DE LA RENAISSANCE ET DU BAROQUE EN HONGRIE**

Dans ce grand ensemble que constituent la Renaissance et le baroque européens, chaque pays se signale par un apport, une contribution originale. Il s'agit de particularités nationales qui, elles-mêmes, sont l'expression de réalités sociales. Il est impossible de comprendre la Renaissance et le baroque en Hongrie, comme en aucun autre pays, du reste, sans prendre ces phénomènes en considération, d'autant plus que l'existence, la situation, le rôle et l'arrivée au pouvoir de la couche sociale qui, au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles, constituait la principale force appuyant la culture, la littérature et les arts, appellent une explication. Il y a quelques années, M. Pierre Mesnard nous a proposé de désigner cette couche sociale sous la dénomination de « haute aristocratie », pour bien marquer qu'il s'agit là d'un groupe peu nombreux et se situant bien au-dessus de la noblesse.

La Renaissance fut l'une des époques les plus tourmentées de l'histoire de la Hongrie : la survie même de l'État hongrois était devenue problématique en raison de l'occupation par les Turcs d'une grande partie du pays et des bouleversements survenus dans la société hongroise. Chacune des couches de cette société se retrouva diminuée, amoindrie après ce grand cataclysme national, sauf la haute aristocratie, qui, malgré les graves secousses qu'elle avait subies, connut, à l'issue de la crise, une sorte de rénovation et de rajeunissement et devint seule détentrice du pouvoir politique et économique.

A la lumière des nouvelles recherches historiques, il apparaît que la Hongrie, engagée seulement vers l'an 1000 sur la voie de l'évolution civilisée, rattrapa à peu près son retard sur les pays d'Europe occidentale, atteignant pratiquement au XV<sup>e</sup> siècle leur niveau économique et social. Les travaux récents sur la production agricole de l'époque ont montré que celle-ci n'était plus alors au dessous de la moyenne européenne. L'industrie et le commerce témoignent aussi d'un progrès rapide au début du XV<sup>e</sup> siècle. L'organisation en Ordres de la noblesse et de la bourgeoisie s'accomplit à la même époque, et enfin, simultanément aux tentatives analogues de Ferdinand d'Aragon, de Louis XI, de Henri VII, la centralisation du pouvoir d'État aboutit, sous la direction de la maison de Hunyadi, à la naissance d'une monarchie moderne et centralisée.

Le milieu du XV<sup>e</sup> siècle est l'époque où, la civilisation de la Renaissance commença à s'implanter en Hongrie, grâce à la bourgeoisie et à la noblesse en pleine ascension, et soutenue par le roi Mathias Corvin (1458-

1490). Ce grand souverain fit tout son possible pour rehausser l'éclat de son royaume par la protection des arts et des lettres : il fit construire des palais, fonda une bibliothèque humaniste, organisa des symposiums consacrés aux problèmes de la philosophie néo-platonicienne, passa des commandes à d'éminents artistes italiens, accorda de larges et généreuses subventions à l'activité d'écrivains humanistes hongrois et étrangers.

Les autres centres culturels de la Hongrie — évêchés, monastères et villes subirent le sort de la cour royale : ils furent détruits ou perdirent totalement leur importance. Mais ce déclin n'était pas uniquement imputable à l'invasion turque. Les centres ecclésiastiques, devenus les uns après les autres des foyers de la Renaissance, furent balayés par le triomphe provisoire de la Réforme, et l'appauvrissement des villes était aussi dû à des raisons inhérentes à l'économie nationale et mondiale.

Ces événements devaient se révéler particulièrement préjudiciables à la noblesse. En Hongrie, la masse nobiliaire avait toujours prétendu faire reconnaître son égalité en droit avec les aristocrates et elle avait réussi à plusieurs reprises à faire adopter légalement le principe « *una eademque nobilitas* ». Cependant, malgré ces mesures législatives, la masse nobiliaire demeura à l'écart du pouvoir, et, jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle, subordonnée aux grands seigneurs. Mais grâce à son alliance avec la maison Hunyadi, dont le fondateur, János Hunyadi avait réussi à s'élever du rang de simple soldat (valet du roi et empereur Sigismond) à celui de gouverneur tout-puissant du pays, elle leur opposa une résistance efficace. Classe très nombreuse, mais aux conditions de vie généralement médiocres, la masse nobiliaire contraignit alors le pouvoir à convoquer plus souvent la Diète où, grâce à ses représentants et partisans armés, elle disposait d'une majorité écrasante. Ce fut cette petite et moyenne noblesse en pleine ascension qui assura, malgré la farouche opposition des seigneurs, la montée au trône du roi Mathias. Pendant le règne de celui-ci et grâce à sa lutte acharnée contre les grands, la noblesse, considérablement renforcée au début du xvi<sup>e</sup> siècle, avait le pouvoir à la portée de la main. Sous les Jagellons, qui succédèrent à Mathias, la Hongrie amorça sa transformation en république nobiliaire, régime que devait connaître la Pologne au xvii<sup>e</sup> siècle. Cependant, la suite des événements — défaite de Mohács, en 1526, dévastation du pays, occupation turque, élection de deux rois rivaux (Jean de Szapolyai, roi national et Ferdinand de Habsbourg, successeur légitime, mais étranger), et, plus tard, naissance de la principauté indépendante de Transylvanie dans la partie orientale du pays — devait se révéler fatale pour les aspirations de la noblesse hongroise qui cessa de représenter une force politique autonome.

Les nobles ne constituaient plus un camp uni et puissant dans les Diètes ; ils se voyaient obligés de composer avec les potentats locaux, les nouveaux aristocrates dont ils devenaient les serviteurs, ou d'accepter un service armé dans les forteresses frontalières. Une grande partie d'entre eux perdit ses terres ou tomba au cours de l'avance turque.

Seule, une fraction de la noblesse, celle qui avait su profiter des changements survenus, pouvait œuvrer pour le développement de la culture de type et d'esprit Renaissants. C'était une nouvelle aristocratie, issue des familles de la noblesse moyenne qui, engagée sur des chemins radi-

calement nouveaux, poursuivait des buts ambitieux avec un individualisme effréné, conforme à l'esprit de la Renaissance. Dès le règne des Jagellons, certains nobles comme István Werböczy, Tamás Nádasdy, Pál Istvánfi, etc. connurent une ascension rapide et, dans la confusion qui suivit la bataille de Mohács, certaines familles — les Bebek, les Zrinyi, les Balassi, les Batthány, les Thurzó, etc. — prirent la relève de l'ancienne oligarchie éteinte, exterminée ou dépossédée. Parmi les vieilles familles de la haute noblesse qui avaient survécu à la catastrophe, comme les Pérényi, les Báthory, les Dragffy, etc., seules se maintenaient celles qui, imitant l'exemple des « parvenus », se conformaient à l'esprit de l'époque et suivaient de nouvelles voies économiques et culturelles. Ainsi, vers le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, une aristocratie entièrement nouvelle détenait les rênes du pouvoir.

Le comportement politique de ces parvenus, évoluant sans cesse d'une extrémité à l'autre, était plein de contradictions. L'appât du gain, la volonté de puissance, le désir d'accumuler des fortunes étaient les principaux mobiles de leurs actes. Tantôt ils combattaient les Turcs aux côtés des Allemands, tantôt ils luttaient contre les Allemands aux côtés des Turcs ; alliés du haut clergé catholique, ils ne le spoliaient pas moins de leurs biens séculiers ; protecteurs de certains prédicateurs de la Réforme, ils incendiaient néanmoins les temples de la nouvelle religion. Entre eux, et malgré la nécessité de faire front commun contre les Turcs ou les paysans, ils se livraient un combat sans merci. S'il soutenaient certains princes, c'était pour mieux rejoindre le camp adverse, dès que celui-ci leur faisait des propositions « intéressantes ». Dans l'anarchie générale, chaque seigneur agissait selon ses propres intérêts égoïstes et changeait de camp avec une facilité déconcertante : des amis devenaient des ennemis, des brigands entraient dans les familles aristocratiques, de vulgaires assassins se paraient du titre de héros ou le devenaient effectivement, comme Miklós Zrinyi, le vaillant défenseur de Szigetvár qui, à la fin de sa vie était devenu un modèle de dévouement à la patrie. Peu soucieux des intérêts nationaux, les grands seigneurs, en ouvrant les portes aux Turcs et aux Allemands, rivalisaient avec eux dans l'extermination des populations ; mais, si leurs intérêts commandaient la constance et la persévérance, si l'abandon du poste compromettrait leur carrière, leur fortune ou l'avenir de leurs familles, ils savaient combattre avec acharnement, prêts à verser leur sang pour la moindre parcelle du territoire national et acceptaient sans hésitation une mort héroïque. Les grands seigneurs des décennies 1530-50, luttaient avec une énergie farouche et, loin de se fier à la providence divine, assumaient eux-mêmes la direction de leurs combats. Une force physique peu commune, une vaillance militaire, une volonté à toute épreuve — telles étaient les principales caractéristiques de ces hommes, bien différents à cet égard de leurs descendants.

Pour inaugurer une nouvelle forme de vie et de richesse, ils employaient des moyens inédits. Infatigables dans l'invention de nouveaux types d'impôts frappant leurs serfs, ils l'étaient souvent dans l'introduction de nouvelles méthodes économiques propres à servir leur enrichissement. Ayant compris l'importance du commerce et des mines, ils ne

se contentaient pas de spolier les commerçants, mais se lançaient eux-mêmes dans des entreprises commerciales.

Pour s'adapter à la nouvelle situation, la plupart des seigneurs, rompant — après quelques hésitations — avec l'Église catholique, adopta les principes de la Réforme ; ils allaient jusqu'à utiliser ce mouvement pour leurs propres buts. Après l'ascension spectaculaire de ces familles, dans les dernières décennies du siècle, un ordre et une consolidation relatifs succédèrent à l'anarchie.

La nouvelle aristocratie apparue après la défaite de Mohács s'était déjà partagé les terres récupérables, le temps des occupations par la violence était révolu ; pour accroître ses domaines, il fallait recourir de plus en plus à des moyens « légaux » : mariages, héritage, ruses judiciaires, etc. Les tendances anarchisantes étaient en net recul. L'héroïque résistance des garnisons aux frontières, la mort en 1566 du grand conquérant Soliman II, les difficultés internes de l'Empire turc et les défaites qu'il avait subies sur d'autres fronts (Lépante, 1571) freinèrent l'élan des conquérants et la paix d'Andrinople, conclue en 1568, mit fin provisoirement aux grandes campagnes turques. Certes, il ne s'agissait pas d'une paix véritable : les Turcs continuaient leurs incursions ; de leur côté, les garnisons frontalières effectuaient souvent des sorties de représailles, mais ces incidents se limitaient aux confins de l'Empire. En 1570, le traité de Spire mit fin aux hostilités entre la partie occidentale de la Hongrie dominée par les Habsbourg et la Transylvanie sous domination turque, consacrant pour longtemps la division du royaume de Hongrie. Du moins, les seigneurs hongrois furent privés de la possibilité de changer de camp et l'anarchie s'en trouva diminuée.

L'aristocratie des parvenus faisait preuve d'une aussi grande avidité dans l'apprentissage de la culture et des raffinements de la vie courtoise. Si les seigneurs étaient surtout occupés à guerroyer, à intriguer et à accumuler des biens, leurs châteaux-forts étaient aussi le lieu de festins effrénés. Certains seigneurs possédaient une culture humaniste appréciable, mais la plupart d'entre eux ne se signalaient que par la grossièreté de leurs manières et par leur vie dissolue ; leur niveau culturel était encore très bas. Mais ils étaient soucieux de l'éducation de leur fils et faisaient donner à leurs filles une formation leur permettant de devenir des dames distinguées de la cour : en quelques dizaines d'années, les châteaux devinrent des modèles de « bonnes manières ».

C'est surtout aux cours de Vienne et de Cracovie que l'aristocratie hongroise eut l'occasion de se familiariser avec le contenu et les formes de la culture Renaissance. Sous le règne de Ferdinand I<sup>er</sup> et de Maximilien, les seigneurs hongrois étaient fort bien vus à la cour de Vienne ; leurs fils y accomplissaient des « stages » d'un ou deux ans en compagnie des enfants de l'Empereur et du roi, ils participaient aux fêtes, aux excursions, aux parties de chasse des princes et allaient, en leur compagnie, aux représentations théâtrales données à la cour. A cette époque, Vienne était un important centre de l'humanisme européen : le médecin et historien János Zsámboki y servait la dynastie et les meilleurs érudits du temps se donnaient rendez-vous chez lui. Ce climat humaniste

devait marquer les jeunes aristocrates au même titre que le mode de vie et les manières en vigueur à la cour.

La multiplication des contacts entre Polonais et Hongrois et surtout la montée d'un Hongrois, Étienne Báthori (1576-1586) sur le trône de Pologne amenèrent de nombreux seigneurs hongrois, et avant tout transylvains, à partager la vie brillante de la cour de Cracovie. Les enseignements du *Cortegiano* y jouissaient d'une grande faveur, l'ouvrage de Castiglione avait été traduit sous le règne d'Augustin Sigismond, un des prédécesseurs de Báthori, par Lukas Górnicki, sous le titre de *Dworzanin Polski* (Le courtisan polonais). C'était l'apogée de la Renaissance polonaise, marquée en particulier par l'œuvre du grand poète Jan Kochanowski. Venus en Pologne en compagnie de Báthori, les seigneurs hongrois, dont quelques-uns remplissaient de hautes fonctions militaires et administratives, comme Gáspár Bekes et Ferenc Wesselényi, se retrouvèrent dans la cour la plus brillante de l'Europe de l'Est.

À côté des séjours dans les cours royales, les études faites aux Académies et aux Universités étrangères constituaient le principal moyen d'acquisition de la culture et des sciences de la Renaissance. Presque tous les fils de familles aristocratiques après un enseignement à domicile ou dans une école hongroise de bonne renommée, comme celle de Stöckel, à Bártfa, allaient passer plusieurs années dans une Université étrangère, Wittenberg en particulier, les jeunes Hongrois y acquéraient une solide formation humaniste et prenaient souvent goût aux études de théologie. Dans les années 1580 et 1590, l'Académie de Strasbourg comptait également de nombreux étudiants hongrois.

Mais c'est surtout à l'Université de Padoue, la seule qui fût demeurée libérale dans une Italie devenue patrie de la Contre-Réforme, que se retrouvaient les jeunes étudiants hongrois. Si les catholiques — à l'exception de ceux qui s'intéressaient tout particulièrement aux études humanistes — évitaient ce foyer de la pensée libre et de la tolérance religieuse, les protestants — y compris les unitaires — y affluaient en grand nombre. Ce qui les y attirait, c'étaient, à la fois, l'assurance de pouvoir pratiquer leur religion, les excellentes relations que les Báthori entretenaient avec la République vénitienne et surtout le haut niveau scientifique de l'Université et de la vie culturelle de la ville. L'école des historiens de Padoue, la littérature politique italienne en plein essor grâce à l'influence du Machiavel et le culte voué au latin cicéronien devaient marquer de leur empreinte les futurs écrivains hongrois. Le climat culturel dans lequel baignaient la ville et l'Université était si irrésistiblement attrayant que même les étudiants en droit qui se destinaient à une carrière politique, se trouvaient, à leur retour, nantis d'un solide bagage littéraire classique, non seulement en littérature grecque et latine, mais aussi en littérature italienne : c'est à Padoue que Pietro Bembo conduisait ses débats en vue d'assurer le triomphe définitif de la langue vulgaire.

En Hongrie, comme dans les autres pays européens, l'esprit de cour Renaissant se répandait avant tout sous l'influence italienne : écrivains, artistes, musiciens et politiciens d'Italie envahissaient les cours royales du continent : la formation à Vienne ou à Cracovie était sensiblement

la même que celle de Padoue ou d'autres centres culturels de l'Italie. La culture des cours princières de Transylvanie et des cours seigneuriales de Hongrie se modelait directement ou indirectement sur l'exemple italien, devenu international.

Le principal foyer de la vie de cour hongroise était celle des Báthori, en Transylvanie, mais celles des autres seigneurs hongrois les plus riches et les plus puissants n'étaient guère en retard sur celle du prince de Transylvanie. Rares étaient à cette époque les parvenus encore absorbés par les soucis matériels élémentaires, comme István Illésházy qui, grâce à une gestion très habile de sa fortune, grâce à des mariages encore plus habilement préparés et grâce à la sobriété de son train de vie, était devenu un des propriétaires terriens les plus riches, alors qu'au départ, il ne possédait que huit villages. Mais la plupart des seigneurs hongrois de son époque, solidement installés sur leurs biens mal acquis, pouvaient se permettre de se consacrer à l'aménagement de leurs cours et de dépenser une partie de leurs revenus à financer des activités de luxe. Les cours les plus brillantes étaient celle des Nádasdy à Sárvár, celle des Batthyány à Nemetujvár, celle des Ecsedi-Báthory à Ecsed et celle des Thurzó à Biccse. Parmi les seigneurs Ferenc Nádasdy, Boldizsár Batthyány, István Ecsedi-Báthory et György Thurzó ne le cédaient en rien aux princes de Transylvanie comme protecteurs des arts et des lettres.

En parlant des cours de la haute aristocratie hongroise, on ne doit pas oublier un trait particulier très important : Tous les seigneurs qui, au milieu du siècle, avait acquis d'immenses domaines et créé des cours somptueuses dans leurs places fortes, étaient des soldats et considéraient la guerre comme leur principale vocation. Ainsi les châteaux de la Renaissance hongroise étaient à la fois des centres militaires et culturels. Si les intérieurs étaient aménagés avec luxe, si on y trouvait de magnifiques collections de tableaux, des bibliothèques, des cours à arcades, des loggias, des jardins ornés de fleurs rares que l'on faisait venir de l'étranger, l'aspect extérieur était plutôt rébarbatif : des bastions protégés par des canons, avec des têtes de Turcs au bout des lances. Ces résidences seigneuriales étaient d'ailleurs fort peuplées : des prêtres, des professeurs, une multitude d'invités, une garnison toujours considérable et, dans les caves, des prisonniers turcs...

Obligés d'installer leurs cours « dans la gueule des Turcs », comme ils le disaient, les seigneurs hongrois de l'époque conféraient à la Renaissance un caractère très spécifique. Dans les salles intérieures du château, on vivait à l'italienne, dans l'esprit du *Cortegiano* ; on écoutait de la musique italienne, on se passait de main en main les ouvrages de Pétrarque et de l'Arioste, et ce, au milieu d'un univers barbare, martial et héroïque.

La littérature née dans ce milieu porte en elle les marques de cette dualité. Alors que dans la seconde moitié du xvr<sup>e</sup> siècle, la culture et le mode de vie dans les cours de la Renaissance se caractérisaient par un grand raffinement ou tendaient à se figer en étiquette, en Hongrie, la Renaissance ne pouvait se permettre de se détacher de la vie ni de dégénérer en vain passe-temps. L'aristocratie qui donna à la littérature hongroise les premiers grands poètes estimait que les livres et les armées, la plume et le sabre étaient inséparablement liés.



L'âge d'or de la Renaissance hongroise, connu cependant son déclin à la fin du siècle. Pour consolider et poursuivre ses conquêtes, la haute aristocratie avait besoin de paix et de sécurité, Or paix et sécurité se trouvaient menacées dans les années 1590. Une nouvelle et longue guerre venait de commencer avec les Turcs et, après quelques victoires des troupes de la chrétienté, on assistait maintenant à de cuisantes défaites. Les incursions turques et tartares saccageaient les provinces hongroises non occupées. L'action des troupes impériales n'était pas moins dévastatrice. Le haut commandement militaire, confié à des généraux allemands considérait la Hongrie comme un théâtre d'opérations et subordonnait ses actes aux intérêts politiques de la cour de Vienne. Une haine implacable séparait les armées hongroises et étrangères.

Pour comble de malheur, le gouvernement de l'Empereur Rodolphe pratiquait une politique de plus en plus absolutiste. L'ambition de Vienne visait depuis longtemps à incorporer le royaume de Hongrie à l'empire des Habsbourg. Une excellente occasion lui en fut offerte par cette campagne menée pendant quinze ans contre les Turcs, période pendant laquelle la soldatesque impériale régna en Hongrie. Les grands seigneurs hongrois constituant le principal obstacle à l'intégration, la cour de Vienne s'efforça de briser leur puissance économique et politique. On leur intenta des procès préfabriqués pour les déposséder de leurs domaines et les contraindre à la fuite. S'appuyant sur le haut clergé catholique qui lui était dévoué, la dynastie des Habsbourg soutenait inconditionnellement la Contre-Réforme. Ainsi, l'aristocratie hongroise, protestante dans sa grande majorité, se trouvait menacée dans sa religion même.

Dans ces circonstances, le néo-stoïcisme lipsien assorti de maniérisme se répandit de plus en plus en Hongrie. Mais malgré le réconfort que représentait l'idée de la « constance » stoïque, en face des excès de la Contre-Réforme et de la terreur exercée par les généraux de l'Empereur, la situation demeura désespérée jusqu'en 1604, alors qu'István Bocskay (1557-1606) déclencha la première guerre d'indépendance des Hongrois contre les Habsbourg. En dépit de son inébranlable loyauté envers le souverain, Bocskay fut désigné par la cour de Prague à la vindicte de la soldatesque autrichienne lancée contre les seigneurs hongrois. Mais, contrairement à István Illésházy, l'homme le plus riche du pays et stoïcien convaincu qui, condamné, choisit la fuite, Bocskay, plutôt machiavéliste, résista les armes à la main.

Le nouveau pouvoir de Bocskay élu prince de Hongrie et de Transylvanie, reposait sur une étrange contradiction. Sa force militaire était assurée par des troupes populaires, mais le soutien social ne pouvait venir que de l'aristocratie. Cette situation était à l'origine de sérieux antagonismes, car, si Bocskay et son armée cherchaient la victoire finale, les hommes politiques, issus de la haute aristocratie, s'efforçaient de conclure la paix le plus rapidement possible, au prix d'un compromis avec les Habsbourg. Pour la classe seigneuriale, c'était là la solution la plus avantageuse. Ces puissantes familles ne demandaient qu'à jouir paisiblement de leurs immenses domaines ; aussi n'hésitaient-elles pas à renoncer à la poursuite de la guerre d'indépendance. Craignant le règne



d'un prince national à poigne de fer et susceptible de s'appuyer sur les forces populaires, elles optèrent pour le roi de Habsbourg, lui-même en difficulté, en raison de l'opposition des Ordres autrichiens et tchèques, mais obligé d'assumer la plus grande partie des charges économiques et militaires imposées par la guerre contre les Turcs. Ainsi la paix fut signée en 1606; Bocskay mourut, peut-être empoisonné; l'empereur Rodolphe dut abdiquer et son frère cadet Mathias, élu roi de Hongrie, reconnut les privilèges des Ordres hongrois, à la Diète de 1608. Sans doute les chefs du parti aristocratique, István Illésházy et György Thurzó avaient-ils fait preuve d'une rare sagacité politique en assurant pour leur classe le maximum d'avantages sans que d'autres couches de la noblesse eussent à en pâtir.

L'assainissement économique et le pouvoir politique assurés, l'aristocratie pouvait songer au renforcement de l'alliance avec le roi catholique, ainsi qu'à la recherche d'appuis idéologiques efficaces pour le raffermissement du système seigneurial ou féodal ainsi renouvelé. L'un et l'autre de ces objectifs réclamait le concours de l'Église catholique. Les conditions nécessaires pour le triomphe de la Contre-Réforme étaient réunies au sein même de l'aristocratie hongroise. C'est ainsi que, un an à peine après la Diète de 1608, le nouveau palatin, le protestant György Thurzó fit sur plusieurs points des concessions à l'Église catholique. A mesure que se consolidaient leurs positions politiques, les aristocrates hongrois offraient de moins en moins de résistance à la Contre-Réforme.

Quelques grandes familles de l'aristocratie restées fidèles à la religion catholique, comme les Pálffy, les Erdödy, les Draskovich, voyaient vers 1610 un nombre sans cesse croissant d'autres familles, les Homonnay, les Forgách, les Zrinyi rejoindre leurs positions. Des divergences passagères surgirent entre le parti sans cesse plus fort des aristocrates catholiques et celui des aristocrates protestants. Ce dernier, sous la direction de Imre Thurzó, fils du palatin mort en 1616, soutenait la guerre d'indépendance de Gábor Bethlen, puissant prince calviniste de Transylvanie. Mais Thurzó et ses amis eurent vite fait d'abandonner leur protecteur protestant et, après 1622, Bethlen ne devait plus compter que sur ses forces de Transylvanie. L'avenir appartenait au parti catholique, qui après les conquêtes de 1608, représentait avec plus de fermeté les intérêts de la haute aristocratie.

L'Église elle-même était alors dirigée par un descendant d'une des plus grandes familles aristocratiques, l'archevêque d'Esztergom, Ferenc Forgách. Il est à l'origine de la carrière de Péter Pázmány (1570-1637), champion de la Contre-Réforme hongroise, issu, comme Forgách, d'une famille aristocratique protestante, mais converti dès son jeune âge au catholicisme, pour devenir jésuite. Forgách lui destinait la succession de son archiépiscopat et la dignité de primat de Hongrie : choix d'autant plus significatif qu'il s'opérait au détriment de Demeter Náprágyi, archevêque de Kalosca, ultime et remarquable représentant en Hongrie des prélats humanistes. Catholique fervent, il donnait néanmoins la préférence aux stoïciens plutôt qu'aux tenants des vues apologétiques et lisait *les Entretiens* d'Épictète, au lieu de s'inspirer des *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola pour la propagation de la foi catholique. De cet ami

d'aristocrates protestants, on disait fort justement à la cour royale : « C'est un fauteur d'hérésie et un parent du Palatin. » Aussi, pour soutenir sa cause, ne put-il gagner de meilleur protecteur que le Palatin protestant György Thurzó, en l'assurant qu'au cas où il triompherait, il serait, lui, entièrement à sa dévotion, sauf en matière de religion. Mais le temps des prélats humanistes était révolu ; la nomination de Pázmány, en 1615 ne laissait plus l'ombre d'un doute.

Ce puissant personnage consacre toute son activité à consolider la position de l'Église catholique en son pays. Ne perdant jamais de vue son but, il devint le premier grand écrivain du baroque hongrois. L'activité littéraire de Pázmány représente une rupture totale avec l'individualisme de la Renaissance. Ses écrits, exempts de confidences et de problèmes intérieurs, sont entièrement au service de la cause qu'il a embrassée sans hésitation ni réserve : il veut persuader, convertir, conquérir. C'est cette attitude et ces objectifs qui déterminent le caractère, le style et les sujets de ses œuvres qui relèvent surtout de la polémique religieuse et se distinguent non seulement par la somme théologique et par leur irrésistible dialectique, mais aussi par l'expression, les images et le style. L'ironie, le sarcasme, la satire, la parodie s'y expriment en un langage puissant, passant tour à tour du grotesque au sublime, du subtile au rude. Grâce à l'activité de Pázmány et de son équipe formée surtout de Jésuites remarquablement doués, la Contre-Réforme et, avec elle, le baroque, gagna de proche en proche. Les relations entre la Contre-Réforme et le baroque ne sont pourtant pas simples, car l'adoption de la première n'explique pas, à elle seule, l'avènement du second. Cette grande transformation était due aux changements profonds qui s'étaient produits dans les conditions de vie, la psychologie, les exigences et le goût du milieu social dont nous parlons.

La carrière et la personnalité de Miklós Eszterházy (1583-1645), premier grand représentant laïc du baroque hongrois, illustre particulièrement bien cette évolution. A la limite de la Renaissance et du baroque, Eszterházy est le dernier « parvenu » parmi les grands seigneurs hongrois. Il avait les grandes ambitions personnelles d'un homme de la Renaissance : d'origine protestante, devenu catholique sous l'influence des Jésuites, ce petit noble, serviteur d'Illésházy, puis de Gáspár Mágócsy et, après la mort de ce dernier, l'héritier de son lit, ainsi que de l'immense fortune des Mágócsy-Dersffy (Mágócsy et son épouse avaient été, en effet, les derniers membres de leurs familles respectives), était parvenu au rang de la haute aristocratie dès 1610. Sa prodigieuse ascension avait commencé après 1608, au moment de la consolidation du pouvoir aristocratique. C'est peut-être sa qualité d'« homo novus » qui lui avait valu le don de comprendre avec une extrême rapidité les nouveaux intérêts de la couche dirigeante. Aussi continua-t-il la politique inaugurée par les grands protestants, Illésházy et Thurzó. Il est significatif qu'il ait commencé sa carrière au service d'Illésházy et que sa deuxième femme, Krisztina Nyáry, eût été la bru de György Thurzó et la veuve d'Imre Thurzó, chef du parti aristocratique protestant. Grâce à ce deuxième mariage, la plus grande partie de l'héritage des Thurzó vint grossir sa fortune.

Le principal objectif de la politique d'Eszterházy consistait à défendre et à renforcer la liberté des Ordres dirigés par l'aristocratie. Aussi considérait-il István Illésházy, protestant irréductible, comme son prédécesseur et son modèle et donna-t-il son adhésion à la révolte de Bocskay, laquelle, quoique d'inspiration protestante, avait fait échouer la politique absolutiste du gouvernement de Rodolphe. Personne ne voyait aussi clairement qu'Eszterházy que si au début du siècle les intérêts de la haute aristocratie avaient incité celle-ci à s'opposer aux Habsbourg, voire à les combattre les armes à la main, après 1608, les choses ayant évolué, une alliance étroite avec ce roi catholique et étranger s'imposait au nom de ces mêmes intérêts. Aussi devint-il le chef du parti catholique et fut-il, malgré ses humbles origines, élu Palatin en 1625. Il n'est pas faux de mettre cette élection en parallèle avec l'accession de Pázmány à la dignité archiépiscopale : ces deux événements consacreront la victoire de la tendance nouvelle, le premier dans le domaine politique, le second dans le domaine religieux.

En ce qui concerne les apparences extérieures, l'entourage de Miklós Eszterházy diffère à peine du monde des aristocrates vivant selon les coutumes de la Renaissance tardive. Il n'édifie pas encore, au centre de ces domaines, un confortable château baroque, il n'organise pas de grandes fêtes théâtrales. C'est plutôt une certaine austérité qui marque la vie de la cour, la plus éminente de l'époque, en Hongrie. Ce ne sont pas les faits extérieurs qui indiquent le changement, mais plutôt le sérieux du travail qui s'accomplit derrière ces murs. La cour d'Eszterházy où séjournaient toujours des centaines de jeunes nobles, était devenue une école de « cadre » pour la société aristocratique. Les grands événements de cette cour, n'étaient pas, comme chez les Thurzó, les représentations de comédies amoureuses, mais les grands débats souvent présidés par le Palatin lui-même. Celui-ci organisait de véritables cours de théologie et de philosophie, accordant son soutien financier à la publication de tous les livres d'inspiration catholique et baroque. Il prit lui-même la plume pour écrire un volumineux ouvrage de polémique, visant à gagner Ferenc Nádasdy, le dernier grand seigneur protestant de la partie occidentale de la Hongrie, à la cause de l'Église. D'autre part, il rédigea ses mémoires, ainsi que des pamphlets où il exposait ses conceptions politiques, ouvrant ainsi la voie de la littérature politique baroque qui devait connaître une vogue considérable au cours du XVII<sup>e</sup> siècle.

Ce faisant, Miklós Eszterházy offrait à la jeune génération un modèle : l'exemple du nouveau mode de vie hongrois aristocratique. De nombreux jeunes gens imitaient son exemple. Dans les années 1630, la plupart des familles aristocratiques, converties désormais au catholicisme, font élever leurs enfants, tout comme Eszterházy, par des précepteurs jésuites, pour les envoyer ensuite dans les collèges jésuites. Presque tous les jeunes gens de la haute noblesse fréquentaient les collèges et les universités de Nagyszombat, de Graz, d'Olomuc, de Vienne, participant à leurs représentations théâtrales de style baroque et adhérant à la congrégation de Marie. La classe dirigeante connut ainsi un profond bouleversement de sa culture, de son mode de vie et de ses goûts.

Au cours de ces années l'art baroque prit un essor considérable,

grâce avant tout au mécénat des magnats. Après une période initiale, marquée par une certaine austérité, cette aristocratie connut la vie fastueuse qui avait caractérisé la fin de la Renaissance. Enfin, au cours des années 40, apparut un homme qui allait réaliser la synthèse : il s'agit de Miklós Zrinyi (1620-1664), issu, lui aussi, des milieux de l'aristocratie hongroise. Son éducation avait été confiée au cardinal-écrivain Péter Pázmány et il fréquenta dans sa jeunesse la cour du palatin Eszterházy. Surpassant ses maîtres en esprit combatif, il consacra toute son activité politique, militaire et littéraire à la cause de la nation hongroise qu'il voulait secouer de sa torpeur. Pázmány et Eszterházy, le militant baroque de la Contre-Réforme et le combattant baroque du pouvoir seigneurial, eurent, en la personne de Zrinyi, un successeur baroque imprégné de patriotisme et de nationalisme. Homme politique éminent et chef d'armée aux dons exceptionnels, premier représentant original de la philosophie politique et de la science militaire en Hongrie, Zrinyi renoua avec la tradition poétique de la Renaissance hongroise, tout en la développant dans l'esprit du baroque. Grâce à ses multiples activités et avant tout à son chef-d'œuvre poétique, l'épopée nationale, « *Le Désastre de Sziget* », le baroque hongrois entra dans sa phase de maturité, pour régner encore pendant un siècle.

Tibor KLANICZAY.

